

J. N. 136.624 Lyon, 24 novembre 1910

mon cher ami,



Mon long silence n'a pas eu, Dieu
merci, pour cause une maladie mais
seulement & surtout besoin qui
m'attendait après une longue absence.
Nombreux examens à faire passer,
préparation des cours, paperasserie
administrative, voilà ce qui a pris
tout mes moments depuis mon retour
de Berlin. En rentrant ici j'ai
trouvé une lettre tout à fait gra-
tuite de mon illustre collègue berli-
nois M. de Wilamowitz-Krullendorf
qui, malgré de nombreux entretiens
que j'avais eus avec lui, m'expri-
mait de regret de n'avoir pu me

ma voix davantage. C'est seulement la semaine
dernière, au bout de plus d'un mois, que
j'ai pu lui répondre. Je n'ai pas encore
donné signe de vie à ma famille d'Ala-
salle au milieu de laquelle j'avis passé
24 heures et qui s'inquiète de la manière
dont je suis revenu à Lyon. Vous ne vous
étonnez donc pas si je suis en retard avec
vous et j'espère que vous m'excuserez.

Un travail qui m'a demandé plusieurs jours
est un rapport que j'ai présenté à votre
Conseil de l'Université (= au Sénat des
Universités allemandes) au sujet de mon
voyage à Berlin. J'ai demandé à cette
haute assemblée de me réserver ce docu-
ment lorsqu'elle en aura pris connaissance.
Je le publierai alors dans une revue,
vous aurez ainsi un récit détaillé de
mes impressions dont il serait trop long
de vous faire part dans une lettre.

Parmi les collègues qui m'ont fait un
accueil particulièrement aimable, je
nommerai en premier M. de Wilczewitz-
Mallenhoff, M. Richard Meyer et
M. Julius Waethe. Nous nous sommes cher-
chés mutuellement, M. Ludwig Jeger et moi,
sans nous reconnaître. M. Eick Schmidt
me souleva très cordialement la bienvenue
mais les jours suivants, je réusis à
peine à lui parler. Sans doute il est
accablé par ses obligations incessantes de
recteur; mais je me suis laissé dire aussi
qu'il tient volontiers les gens à distance
et qu'il ne s'écarte point par excès de cour-
toisie. Je n'ai eu qu'à me louer d'une
multitude de professeurs dont le nom
ne m'est pas resté et qui m'ont
comblé de prévenances. Parmi les re-
présentants de T. Furtive, j'ai vainement
cherché quelqu'un que je connusse. J'ai
beaucoup regretté que Minot ne fût point là.

En Alsace j'ai me suis arrêté
à Mulhouse afin de me concerter
avec les personnes qui m'ont invité
à faire dans cette ville une confé-
rence. On licul absolument à m'en-
tendre parler de Fanny Elster.
J'aurais préféré un autre sujet,
car vous savez que je n'aime
pas à revenir sur les questions
que j'ai liquidées. Mais j'ai
du m'incliner devant des prières
si pressantes. Il est donc entendu
qu'à la fin de février j'entre-
prendrai de Fanny Elster mon
auditoire mulhousien. Pour ne
pas répéter un chapitre de
mon livre, j'ai vaie me servir
du journal de Fanny, si vous
vous ne permettez de le

ms J. P. 136.624

garder encore un peu de temps. J'en
ferai une étude approfondie qui
deviendra la base de ma confé-
rence, et celle-ci pourra, si vous le
desirez, vous servir d'introduction
à l'édition que vous projetez.

Un mémoire de 150 pages qu'un
de mes étudiants a présenté à
la Faculté sur les Poissons Lyriques
de Falkenberg afin d'obtenir le
diplôme d'étude supérieure d'alle-
mand, m'a obligé d'étudier de
près cette question. Voilà donc bâti
le chapitre que j'aurais voulu
ajouter à la 2^e édition. Je retiens
encore si je vais le tenir en réserve
pour la 3^e ou si je le publierai
dans une Revue.

N'attendez plus ma fille à Vicence.
Elle deviendra prussienne. Tant de fem

ont insisté pour que je t'envoie - Berlin
et m'ont promis de lui rendre la vie agré-
able que je me suis tant désirée.
Les Wilamowitz, les Richard Meyer, les Frobenius
et tant d'autres la recevaient à bras ouverts
qu'elle ne pouvait pas un instant se sentir
dépaylée. Si à l'époque elle avait dû fréquenter
plusieurs familles comme la vôtre, je
n'aurais pas hésité à vous t'envoyer,
mais j'ai craint que dans le monde univer-
sitaire elle n'eût pas tout de suite autant
de relations qu'à Berlin, et cette condi-
tion m'a paru désirable.

Les regards qu'on m'a témoignés à Berlin
m'ont encouragés à me remettre au travail.
Divers sujets m'attirent. Je me recueille.
Peut-être m'a-t-elle servi - j'ai une grande
œuvre par laquelle je rêve de coordonner
ma carrière d'écrivain et de professeur.

Vous avez marqué le n° de Velhagen Monatshefte
concernant l'article sur F.E. comme étant de
septembre 1910. Je t'ai fait venir. L'article est
en fait. La date exacte, quelle est-elle ?

Je vous envoie cordialement à vous
Hermann